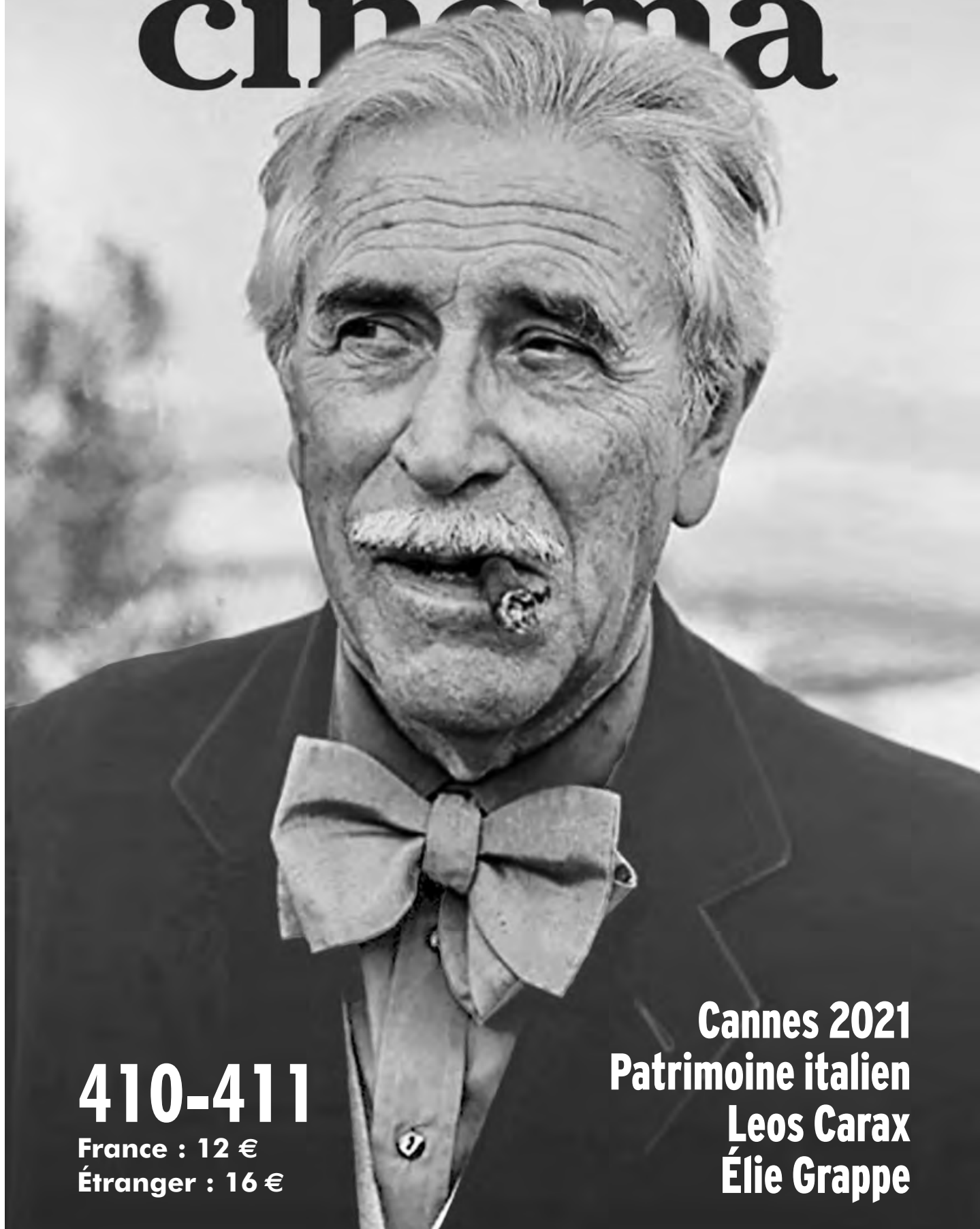


Septembre 2021

jeune cinéma



410-411

France : 12 €

Étranger : 16 €

Cannes 2021
Patrimoine italien
Leos Carax
Élie Grappe

49^e LA ROCHELLE CINÉMA (25 juin au 4 juillet 2021)

Après son annulation, l'an dernier, le Fema était de retour, malgré le contexte général difficile. 229 films, dont 151 longs métrages, ont été projetés. La fréquentation, sans atteindre les sommets de 2019 (86 000 spectateurs) a été plus que correcte et le bilan dressé par les délégués, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin, a été qualifié de « globalement satisfaisant. » Et ce, en tenant compte du couvre-feu et des limitations de remplissage des salles (la jauge est l'assassin !) sans oublier la proximité inhabituelle du Festival de Cannes qui n'a pas empêché sept cents professionnels de répondre présent.

La programmation, toujours aussi riche, ne différerait pas d'une édition normale, avec ses hommages (Xavier Beauvois, Khalil Joreige et Joana Hadjithomas, Radu Jude et Gabriel Yared), ses rétrospectives, ses avant-premières, ses films restaurés et/ou réédités, son programme de muets et d'animation, etc.

Côté répertoire, Maurice Pialat, Roberto Gavaldon, René Clément et Roberto Rossellini étaient à l'honneur. L'occasion de voir ou de revoir sur grand écran *La Gueule ouverte* (1974), du premier, toujours aussi remarquable et parfois même sidérant, *Mains criminelles (En la palma de tu mano, 1951)*, un modèle de film noir à la mexicaine, fortement teinté de mélodrame, *Les Félics* (1963), avec sa gueule d'atmosphère vénéneuse, dans une mise en scène racée de Clément ou encore *La Peur (Angst, 1954)*, somptueuse adaptation de Stefan Zweig par Rossellini, avec une sublime Ingrid Bergman. assez rare : jeu, set et match.

Pas d'avant-premières d'après Cannes, cette année, évidemment, mais une palanquée de films qui bénéficieront bientôt d'une sortie en salles.

Gros coup de cœur pour *Sous le ciel de Koutaïssi*, du Géorgien Alexandre Koberidze (sortie le 8 décembre) qui vient à point nous rappeler qu'un film peut être libre, facétieux, magique et drôle, avec un conte amoureux qui témoigne aussi de la passion de son réalisateur pour le cinéma, le football et beaucoup d'autres petites choses qui embellissent le quotidien. Cet hymne à la vie s'empare malicieusement des hasards et sortilèges de l'existence humaine pour narrer une histoire riche en digressions qui semble se réinventer à chaque seconde. Primé à Berlin, *What Do We See When We Look at the Sky?* (titre international) s'impose à l'évidence comme l'un des films les plus originaux et positifs (ce n'est pas incompatible) de l'année.

Parmi les autres découvertes de La Rochelle, notons *The Cloud in Her Room* de Zheng Lu Xinyuan (20 octobre), sous influence antonionienne. Une mise en scène impressionnante mais pas nécessairement séduisante et il est prévisible que deux camps s'affronteront au moment de juger le film : ceux qui le trouveront d'une beauté et d'une poésie incommensu-



rables et ceux qui l'estimeront entaché d'afféteries visuelles avec son noir & blanc très stylé et nuancé d'effets divers (négatif et infrarouge). On peut se laisser entraîner par le caractère hypnotique du film ou le rejeter faute de clarté apparente, dans ce qui est aussi bien un essai sur les transformations de la Chine nouvelle, sur le plan urbain principalement, que sur la recherche identitaire d'une jeune femme qui ressemble beaucoup à la cinéaste.

Le documentaire *Le Kiosque* d'Alexandra Pianelli (6 octobre) mérite d'être vu : la réalisatrice, par ailleurs plasticienne, a filmé le quotidien du kiosque à journaux parisien tenu par sa mère et fait preuve d'inventivité pour expliquer comment la profession est de plus en plus fragilisée par l'organisation de la distribution de la presse, le numérique et les nouvelles habitudes de lecture. La profession de kiosquier, dont on imagine peu l'exigence physique et qui est comparable à celle d'un commerçant indépendant, est hélas vouée à disparaître à plus ou moins long terme.

Tout à fait autre chose avec *Le Monde après nous* de Louda Ben Salah-

Cazanas (5 janvier 2022), qui a visiblement beaucoup à voir avec l'histoire personnelle de son réalisateur, entre précarité, petits boulots et désir de se réaliser sur le plan artistique. Sans oublier une relation de couple qui débute et la bienveillance de parents cafetiers. Même si le metteur en scène s'en défend, le film est bien dans l'air du temps, le portrait de notre époque et d'une génération à la peine sur le plan matériel et sans perspectives d'avenir. Le film convainc dans ses moments les plus délurés, très drôles (le mariage, le monde de l'édition), mais se révèle plus neutre par ailleurs, de peur sans doute de tomber dans un certain misérabilisme.

Mélange de *teen-movie* et de thriller apocalyptique, *L'Été nucléaire*, de Gaël Lépingle, ne manque pas de potentiel, grâce, au départ, à son scénario, mais échoue en grande partie et pas seulement parce que ses moyens sont limités. Déjà, ses cinq jeunes personnages principaux, seuls ou presque face à un danger invisible, ne sont pas suffisamment caractérisés, aucun n'ayant droit à un développement digne de ce nom, ce qui est gênant

Ani Karseladze, *Sous le ciel de Koutaïssi* (Alexandre Koberidze, 2021)

quand on est censé passer 80 minutes en leur compagnie avec pour seul dérivatif les (fausses ?) informations distillées par la télévision. Il y a un manque d'audace évident dans le scénario et l'angoisse ne parvient pas vraiment à s'installer, avec même parfois des scènes qui semblent absurdes (les poules) ou mal exploitées (la sortie de la maison).

Côté animation, *My Favorite War* d'Ilze Burkovska Jacobsen (27 octobre), mérite le détour, original par la forme - un documentaire d'animation étayé par des images de famille ou d'archives - et par le fond - le récit autobiographique de la réalisatrice qui connut une jeunesse rouge "parfaite" jusqu'à son adolescence où elle prit conscience de son endoctrinement, au moment même où la *Glasnost* annonçait le démantèlement de l'URSS. Plus que le système autoritaire implacable mis en place par le régime, c'est le caractère intime et sincère de la narration qui séduit et touche, par son humilité constante, exempte de didactisme, même si le film est aussi un avertissement face à une montée des extrêmes dans quelques pays européens.

Toujours à l'est, *Walden*, réalisé par la Tchèque Bojena Horackeva, promettait beaucoup sur le plan romanesque. Cette chronique des temps amoureux de deux jeunes Litvaniens, en 1989, à la veille de la chute du Mur, cumule en effet visions romantique et sociale avant un basculement vers une époque nouvelle. Cela ne se concrétise pas tout à fait à l'écran, dans un récit qui s'inscrit aussi une trentaine d'années plus tard, avec son héroïne revenant dans les lieux où elle a connu ses premiers émois sentimen-

taux. Il semble évident que la réalisatrice essaie à la fois de retrouver la réalité d'une époque et de lui donner des couleurs nostalgiques, embellies par le passage du temps. Le ton est un peu incertain de même que les stricts faits sur lesquels un certain flou prédomine.

Très attendu, *Albatros*, le dernier Xavier Beauvois (3 novembre) ne répond pas à toutes les espérances. Son moment-clé, tragique, dure une petite minute (l'événement est d'ailleurs révélé dans le synopsis, ce qui est dommage). Deux parties distinctes cohabitent dans le film qui raconte d'abord une certaine misère sociale dans une région que le cinéaste connaît bien, autour d'Étretat, à travers le quotidien d'une brigade de gendarmerie. Le scénario s'attache avec un certain bonheur à l'étude de ce microcosme, représentatif d'une ruralité en souffrance, mais aussi à une évocation assez précise de caractère, avec un personnage principal fort, joué avec puissance et subtilité par Jérémie Renier. Après le basculement dramatique, le film change radicalement de ton, et il est permis alors de trouver le temps un peu long même si l'on comprend assez bien les motivations du récit et ce qu'il se passe dans la tête du héros blessé d'*Albatros*. Beauvois a du mal à magnifier des images qui deviennent surtout contemplatives et dont on attend avec impatience qu'elles débouchent sur une conclusion significative.

Le Traducteur de Rana Kazkaz et Anas Khalaf (13 octobre) a comme (bonne) idée de départ d'évoquer, par le biais d'un thriller tendu où le danger est partout, la façon dont un

régime totalitaire résiste à une révolution populaire. Ici, il s'agit de la Syrie et du retour au pays d'un exilé qui prend le risque d'y perdre la vie. La fiction joue la carte du réalisme et se révèle probante, au moins dans l'enchaînement des différentes péripéties d'un récit plutôt bien mené. Parfois, les ficelles sont un peu trop voyantes, ne se démarquant guère de ce que l'on a pu voir dans le même genre au cinéma, dès lors qu'il s'agit de stigmatiser les exactions d'un État qui viole sans états d'âme les fondements de la démocratie. Le film va donc sans souci dans le sens du poil du spectateur et qui aurait le mauvais goût de lui reprocher ?

Terminons ce petit panorama mondialisé avec *Luzzu* (8 décembre) d'Alex Camilleri, un premier long métrage maltais, denrée plutôt rare, qui évite soigneusement les effets de carte postale. Sans qu'on puisse le qualifier de néoréaliste, son approche mélange avec une belle maîtrise veine documentaire et fiction très liée aux

préoccupations des pêcheurs de l'île, qui se trouvent devant des choix cruciaux pour survivre. Le poids de l'Union européenne, qui finance la reconversion des pêcheurs et contribue à l'extinction d'un métier transmis d'une génération à l'autre, est écrasant, dans un écosystème où le marché noir ne peut que se développer. Le film aborde des sujets sociaux par le prisme de l'humain, nuancé son discours et l'enrichissant d'une intrigue plus intime (un jeune couple avec un bébé face à un avenir incertain) sans oublier d'évoquer des thèmes environnementaux.

L'an prochain, le festival de La Rochelle sera à l'affiche pour la cinquantième fois. De belles surprises sont à attendre, mais la meilleure serait de voir la manifestation débarrassée de toutes contraintes sanitaires. Pour le reste, tous les cinéphiles font confiance à ses organisateurs pour leur concocter une édition inoubliable.

Alain Souché



My Favorite War (Ilze Birkovska Jacobsen, 2021)